

Our House

Carole Schmit
François Thiry



**Our
House**

Our House

**Architecture résidentielle
contemporaine au Luxembourg**

**Carole Schmit
François Thiry**



Christoph Grafe

Les prérequis de l'habitation

6

Prerequisites of dwelling

10

Entretien/Interview

Maison de ville

41

Townhouse

47

Bart Lootsma

La revanche de l'Aleph

80

The Revenge of the Aleph

84

Entretien/Interview

Maison de campagne

101

Country house

107

Fabrizio Gallanti

The Architect is in (FR)

136

The Architect is in (EN)

138

Polaris Architects

Architecture

Éric Chenal

Photographie/Photography

LES PRÉREQUIS DE L'HABITATION

Maison. Logement. Habitation. Mots puissants dans n'importe quelle conversation sur l'architecture. Ils semblent indiquer une résistance à la direction que prennent nos vies. Des vies qui deviennent inexorablement plus complexes, moins contrôlables, précipitées. Ces mots sont invoqués pour désigner des objectifs fondamentaux de l'architecture. Ils indiquent une aspiration à ce que nous ressentons comme perdu dans notre existence, un sentiment d'enracinement, de relation à un environnement connu. Les lieux d'habitation ont bien sûr toujours existé. Construction culturelle des maisons comme lieu du retour chez soi, comme refuge contre les pressions du monde extérieur. Nous avons appris à comprendre le foyer comme un îlot de bonheur et de félicité, une enclave dans un environnement devenu de plus en plus déterminé par des logiques économiques. Un endroit où nous pouvons mettre à distance les situations difficiles de la vie

moderne. Si nous en croyons certains philosophes allemands, l'incapacité à habiter fait de nous des êtres humains incomplets. Être incapable de se sentir à la maison serait donc un échec humain fondamental.

Or, nous échouons massivement. Nous nous laissons distraire, harceler par les nouveaux moyens de communication et de déplacement, par le désir de répondre aux modes et aux pressions sociales. Nous, c'est-à-dire les habitants des régions riches, hautement interconnectées et densément peuplées, nous nous déplaçons sans cesse entre les lieux et les villes, et souvent entre les domiciles. Remplaçant des relations sociales autrefois stables, y compris la famille, par une variété d'affiliations, nous construisons et défaisons nos foyers, avant d'en établir de nouveaux pour répondre à l'évolution des configurations privées. Les enfants ont maintenant presque

systématiquement non pas une, mais plusieurs chambres conçues comme leur chez eux. Dans la ville où leurs parents sont tenus de travailler, dans des résidences secondaires, avec des parents organisés en configurations exclusives ou superposées. Souvent, c'est la maison d'une des générations précédentes, les grands-parents, qui constitue la meilleure ou la dernière permanence. Nos vies modernes, non sans ironie, créent une nouvelle forme de continuité dynastique. Mon village, le lieu des souvenirs d'enfance, est transmis non pas à une, mais à plusieurs générations.

Comment, dès lors, fonder un foyer en dépit de l'évidente impossibilité de parvenir à une vie sédentaire digne de ce nom ? Quel est le statut des maisons, des chambres, des niches que nous créons par intermittence pour nous-mêmes et nos enfants (étant donné que la plupart d'entre nous éprouvent encore le devoir moral de leur fournir ce

à quoi nous avons renoncé pour nous-mêmes) ? Les images des intérieurs d'aujourd'hui suggèrent la réponse, ces chambres peuplées d'un attirail domestique de préférence mobile, transférable d'une maison à l'autre : jouets et ours en peluche, meubles guillerets du magasin suédois – eux aussi rentrent dans le coffre d'une voiture – et traces résiduelles d'un effort créatif individuel. Fonder un foyer doit être une action efficace, dont les résultats sont utilisables aisément, avec effet immédiat.

Les maisons que nous achetons, commandons, concevons et construisons peuvent-elles répondre à cette exigence de résultat immédiat ? Quel type d'architecture permettrait un tel processus à la fois de consommation et d'appropriation symbolique ? Le langage que les architectes ont appris à parler entre eux est-il encore approprié ? N'avons-nous pas besoin de recourir à des récits architecturaux qui

soient beaucoup plus immédiatement compréhensibles – à la manière, en somme, des livres pour enfants ? La tour avec la chambre de Raiponce à l'étage et un escalier tourmenté menant à la plate-forme secrète ? La grange d'une tribu (composée de plusieurs générations), comme l'Arche de Noé ? Le balcon donnant sur la table commune et, comme pour nous donner les coordonnées GPS, les pâturages et les collines ondulantes d'un pays quelque part en Europe ? Images de retrouvailles fictives et de passés réels. Des espaces possibles auxquels des souvenirs peuvent être attachés. Les nôtres et ceux que nous ne pouvons qu'imaginer.



PREREQUISITES OF DWELLING

Home. Dwelling. Habitat. Powerful words in any conversation about architecture. They seem to indicate a sense of resistance to the direction our lives are taking. Lives that become inexorably more complex, less controllable, hurried. The words are invoked to encapsulate fundamental purposes of architecture. They indicate a longing for what we feel is being lost in our existence, a sense of being rooted, of relating to a known environment. Places of inhabitation have, of course, always existed; the cultural construction of houses as a place of homecoming, a refuge from the pressures of the world outside. We have learned to understand the home as an island of happiness and bliss, an enclave in an environment that becomes ever more determined by economic logics. A place where we can establish a distance towards the predicaments of modern existence. If we believe certain German philosophers the inability to dwell makes us into incomplete human beings. Not being able

to feel at home then becomes a fundamental human failure.

Yet we fail massively. We allow ourselves to be distracted, hounded by new means of communication and of travel, by the desire to respond to fashions or social pressures. We, that is the inhabitants of the densely populated, highly interconnected and affluent parts of the world now routinely move between places, cities and often between homes. Replacing once stable social relationships, including the family, with a variety of affiliations we construct and dissolve homes, establish new ones to suit changing private arrangements. Children now almost routinely have not one but several rooms designed as home. In the city where their parents are bound to work, in second homes, with parents in new excluding or over-layering combinations. Often it is the house of a previous generations, the grandparents, that is the greatest or the only

remaining permanence. Our modern lives, rather ironically, create a new form of dynastic continuity. *Mon village*, the place of childhood memories, handed over not to one, but several generations.

How, then, do we make a home amidst the obvious impossibility to achieve a truly sedentary life? What is the status of houses, the rooms, the niches, that we intermittently create for ourselves and the children (given that most of us still feel a moral duty to provide for them what we have renounced for ourselves)? Images of family homes provide some evidence, rooms populated by paraphernalia of domesticity that are preferably mobile, transferable from home to home: toys and teddy bears, cheerful pieces of furniture from the Swedish purveyor – they, too, fit in the boot of a car – and the odd trace of individual creative effort. Making home has to be quick affair, its results readily usable with immediate effect.

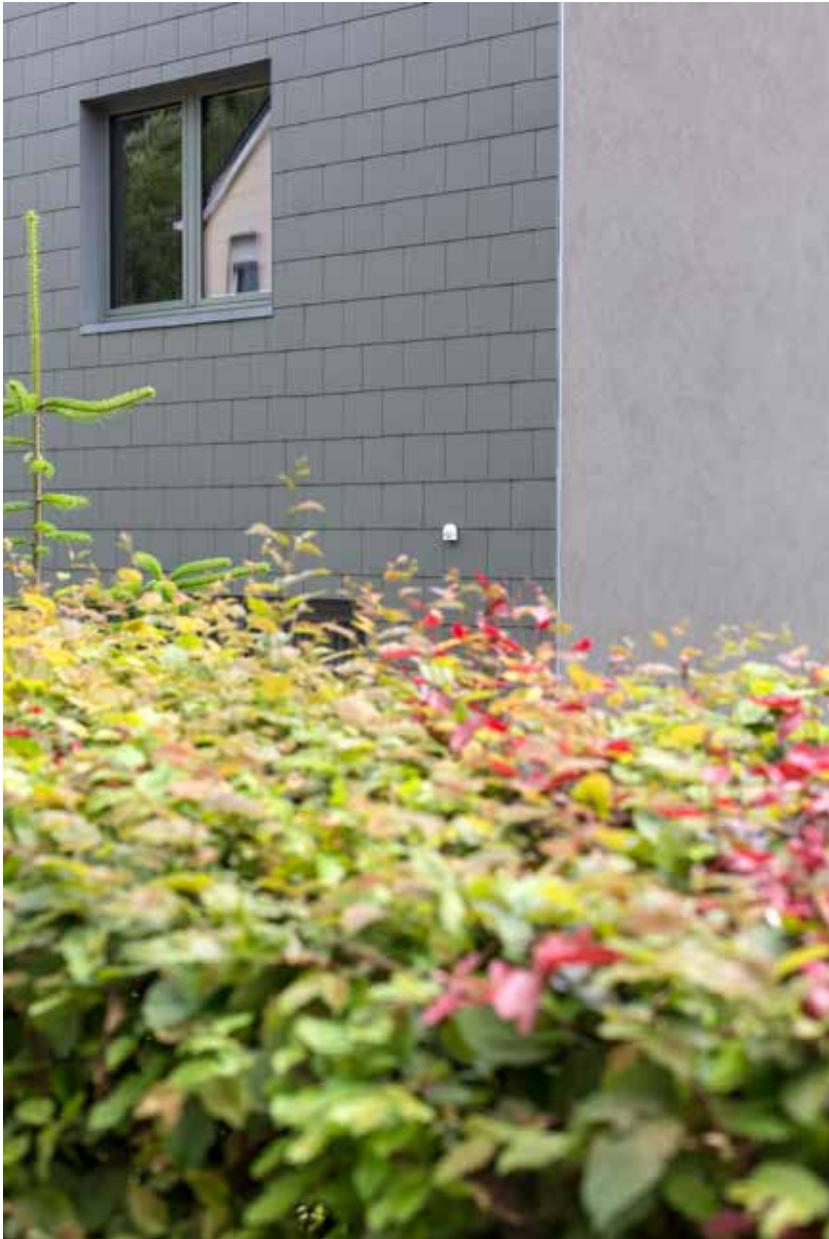
Can the houses we buy, commission, design and build accommodate the expectations of immediate consequence? What kind of architecture would allow such a process of both consumption and symbolic appropriation? Is the idiom that architects have taught themselves to speak still suitable? Or don't we need to resort to architectural narratives that are much more immediately comprehensible – more like children's books, really? The tower with its Rapunzel room upstairs and tormented stairs leading up to the secret platform? The barn housing a tribe (of several generations), like Noah's Arc? The balcony overlooking the communal table and, as if to give us the GPS coordinates, the pastures and undulating hills of a country somewhere in Europe? Images of fictionalised homecomings and real pasts. Possibly spaces to which memories can be attached. Our own ones and those that we can only imagine.





















































MAISON DE VILLE

Nous ne voulions pas une maison seulement pour habiter, car nous avons la capacité d'habiter dans des conditions très différentes. Nous voulions une maison pour vivre et pour rêver, un espace mental, de sérénité. Nous adorons le daydreaming, prendre le temps le matin au petit-déjeuner, consulter les news, feuilleter un magazine, écouter la radio, un disque, se plonger dans un livre, jouer avec les enfants, cuisiner, se permettre de rêver et d'être fainéant d'une manière créative, se laisser aller dans un état second où seule l'intuition compte, se détacher des considérations matérielles, et de leur représentation, au profit d'une quête plus spirituelle, à la recherche d'un bien-être absolu.

L'architecture contribue à un certain équilibre, à créer du sens. C'est quelque chose en quoi nous croyons et qu'il est important de réaliser dans les limites qui sont les nôtres. Elle doit répondre d'une manière juste au contexte dans lequel elle

s'inscrit. Elle nous offre des espaces qui permettent à chacun d'exercer des activités très concrètes, c'est-à-dire fonctionnelles, mais aussi intellectuelles et créatives, et le plus important : rêver, ce dont on ne parle plus aujourd'hui. L'architecture est un signal, le manifeste d'une manière de vivre dans une maison ouverte et conviviale, conformément à notre état d'esprit, une maison dans laquelle on se sent à l'aise.

On voulait une maison qui appelle aux sens et à la transversalité des disciplines. Peut-être un espace intuitif, plus abstrait, qui soit la représentation de quelque chose d'essentiel, mais qui soit aussi imprégné de nos références culturelles. On n'avait pas d'idée formelle, mais plutôt des revendications sur les fonctions, et des sensibilités par rapport à un certain type d'architecture, entre autres japonaise, qui a la capacité de réunir toutes les fonctions dans un espace réduit et dans des situations extrêmes.



On savait ce qu'on ne voulait pas : une porte de garage classique, une boîte à chaussures avec sa toiture plate, des grandes baies vitrées, des balcons. C'est dingue le nombre de balcons inutilisés en ville.

Mais on voulait une cuisine-atelier ou laboratoire, qui soit le prolongement des étages de vie, une chambre d'où l'on pourrait contempler le ciel, des espaces conviviaux mais aussi intimistes, une vue sur la ville et la ressentir, éventuellement la voir évoluer. Il y avait des matériaux et des textures, des matériaux bruts, du béton, de la faïence, des matériaux et des parachèvements marqués par l'intervention humaine, des matériaux qui peuvent prendre une patine, à l'instar des personnes, mais durables et qu'on pouvait rattacher à une époque. Et puis une histoire d'hommes. L'acharnement avec lequel des hommes ont construit à la perfection le moule de cette maison, les coffrages. Nous avons

découvert un art de la construction, un savoir-faire, et le fait de parler à ces hommes, de connaître leur nom a donné de la valeur au processus. En même temps, ces hommes se trouvaient valorisés.

On n'est pas indifférents à l'opinion de nos proches. Certains disent que la maison nous correspond, c'est le plus beau compliment. Lorsque les espaces n'étaient pas encore habités et s'appréhendaient d'une manière plus abstraite, les réactions des gens, surtout de la vieille génération, étaient surprenantes : « J'ai vu ça que dans un musée », « une œuvre d'art gigantesque ». Et puis des allusions au Cube de Giacometti, un paradoxe dans son œuvre, nous font sourire. On préfère se tourner vers la sculpture minimaliste américaine.

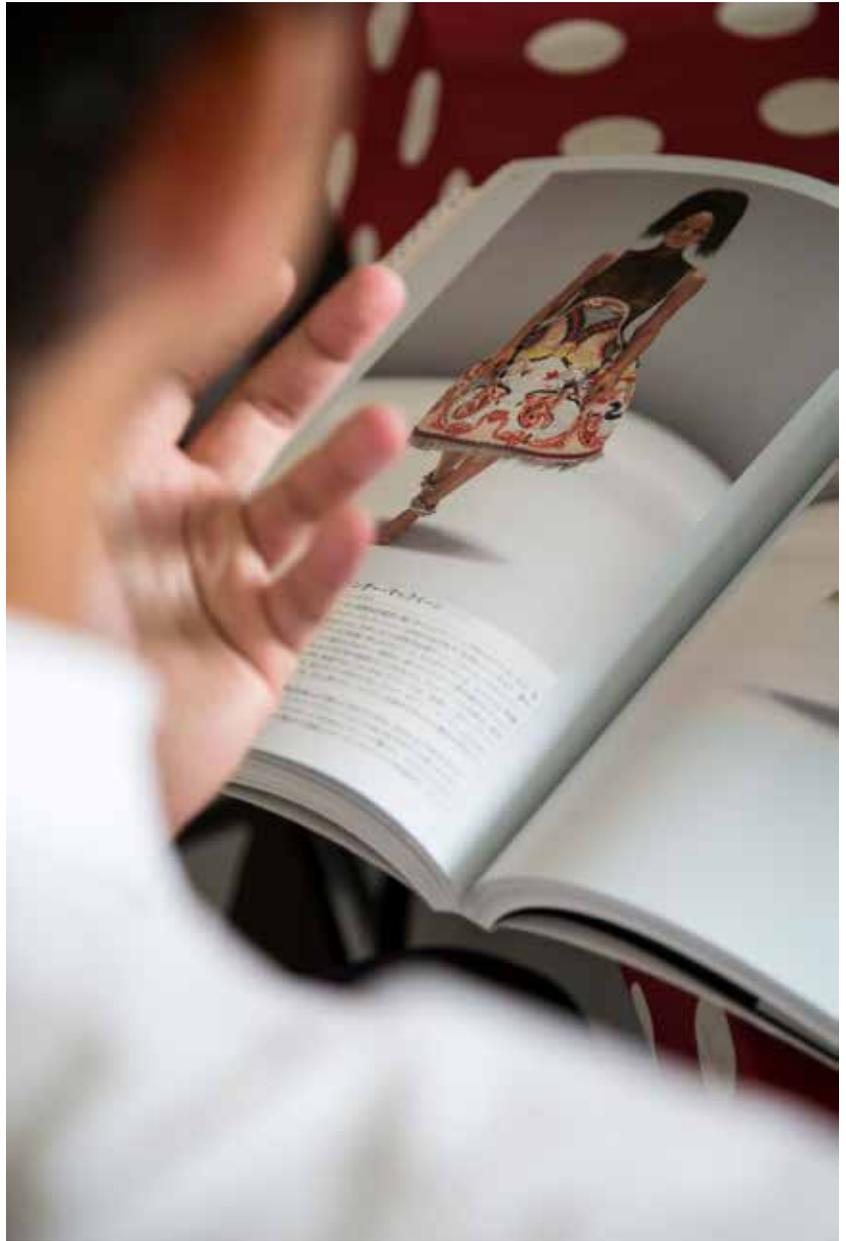
En fait, nous n'avions pas de méthode, nous voulions que cela procède d'une approche intuitive. On s'est procuré des



magazines d'architecture, dans lesquels on retrouvait toujours de beaux objets d'habitation japonais. Pour nous, c'étaient plutôt des objets mystérieux avant d'être des habitations. Un voyage sur l'île de Naoshima, dans la mer intérieure japonaise, nous a offert une expérience d'architecture totale, des sensations très fortes. On a aussi été invités par des habitants qui vivaient dans des maisons traditionnelles en bois, sur pilotis. Il y avait des correspondances entre la manière de vivre dans des yourtes et ce qu'on ressentait chez nous. De la chaleur et une certaine humilité.

On a visité des lieux par pur plaisir, où il se produisait toujours quelque chose en nous. On n'en est jamais sortis indifférents et c'est justement cela qu'on voulait retrouver chez nous. De chacune de nos expériences culturelles, nous avons retenu des choses, des références, qui imprègnent notre manière de vivre le quotidien, dont

l'architecture est l'une des composantes. Celle-ci intervient à titre égal avec les arts plastiques, la danse, la mode et le design, la musique et la littérature ou encore le cinéma, pour former un ensemble avec la ou les vies qu'on y mène.



TOWN HOUSE

We did not just want a home to dwell in, because we have the ability to dwell in very different conditions. We wanted a house to live and dream in a serene mental space. We love daydreaming, taking time in the morning for breakfast, reading the news, flipping through a magazine, listening to the radio, a CD, immersing ourselves in a book, playing with the kids, cooking, allowing ourselves to dream and be lazy in a creative way, indulge in a state of mind where only intuition matters, disconnect from material considerations, and their representations, in favour of a more spiritual quest in search of an absolute wellbeing. Architecture contributes to our balance, it creates meaning. It is something in which we believe and which is important to fulfill within our own limits. It must respond in the right manner in the context in which it occurs. It offers spaces that allow everyone to exercise very specific activities – functional, but also intellectual and creative – and most importantly, the

possibility to dream. We wanted a sensual house that appeals to the senses and which is somehow interdisciplinary. Perhaps an intuitive space, more abstract, the representation of something essential, but is also steeped in our cultural references. We had no formal idea, but claims about the functions and sensitivities with respect to a certain type of architecture, among other things Japanese, which has the ability to meet all the functions in a small space and extreme situations.

We knew what we did not want: a shoebox with a flat roof, large windows, balconies, a conventional car door. It's amazing how many balconies remain unused in town. On the other hand, we wanted a kitchen-workshop, a laboratory, which is an extension of the living floors; a room to watch the sky; friendly spaces but also intimate ones, overlooking the city and feeling it, possibly seeing it evolve. There are materials and textures, raw materials, concrete, earthenware, materials



and finishings marked by human intervention; materials that can take a patina, like people, that we could relate to our current time. And a story of humans – the tenacity with which men have built perfectly the mold of this house, the form. We discovered the art of construction, their expertise, and speaking to these men, knowing their name, added value to the process. At the same time, these men felt valued.

We are not indifferent to the opinion of our relatives. Some say that the house matches us, it is the best compliment. When rooms were not yet inhabited and felt more abstract, the reactions of people, especially the older generation, were surprising: “I saw this only in a museum,” “a gigantic work of art.” And allusions to the Cube of Giacometti – a paradox in his work - make us smile. We prefer to turn to the American minimalist sculpture. In fact, we had no method, we wanted it to proceed intuitively. We had seen

architectural magazines featuring beautiful Japanese houses. Mysterious objects to us, rather than houses. A trip to the island of Naoshima in the Japanese Inland Sea gave us an experience of total architecture, very intense feelings. We were also invited by people who lived in traditional wooden houses on stilts. The way of living in yurts matches somewhat what it felt like in our home: warmth and a sense of humility.

We visited places for pure pleasure, and there was always something happening inside us. We never left indifferent and that is precisely what we wanted to feel in at our own place. From our cultural experiences we have kept references that permeate our daily way of life, of which architecture is one of the components. This also comes on an equal basis from the visual arts, dance, fashion and design, music and literature or film, to form a whole with the lives we are leading.





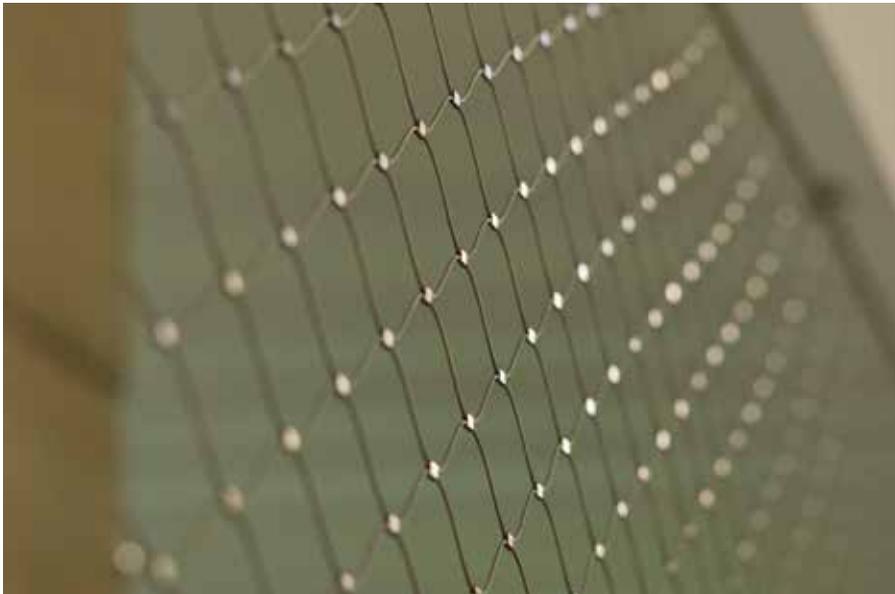








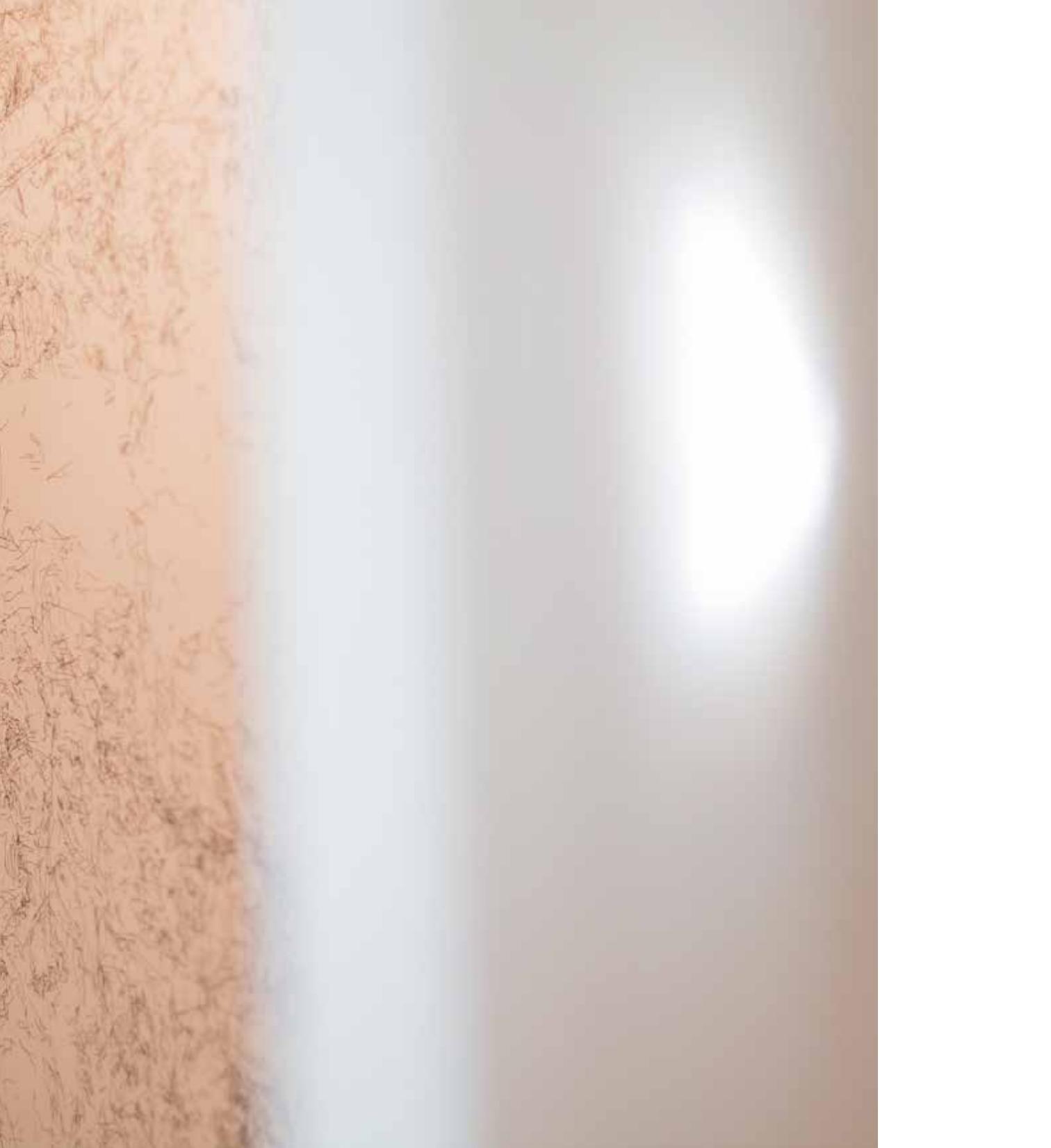








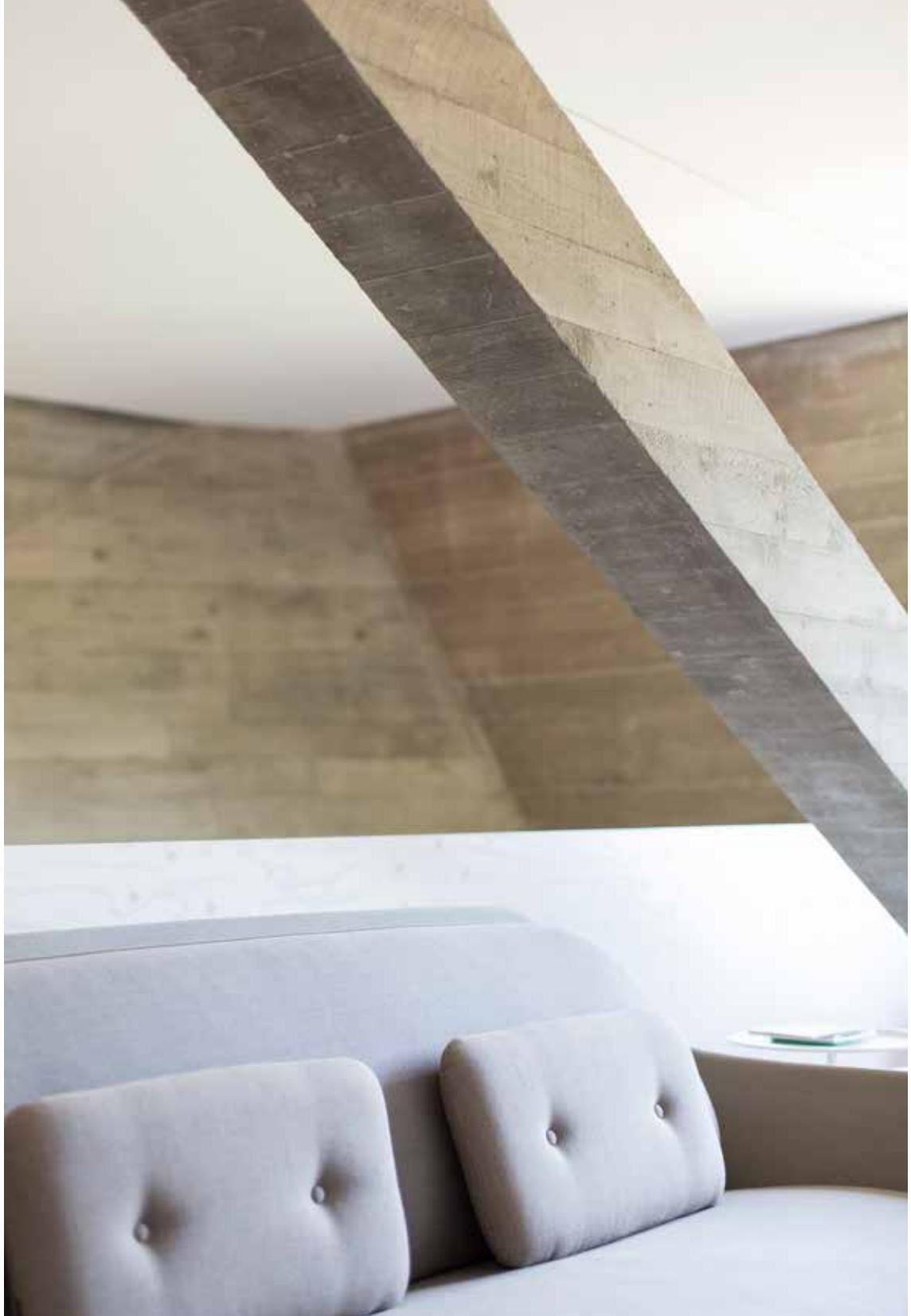








































LA REVANCHE DE L'ALEPH

Tout à coup, je m'aperçois que la majeure partie des logements où j'ai vécu au cours de ma vie ont déjà été démolis. C'est étrange, pas vraiment naturel. Quand j'y avais emménagé, la plupart de ces habitations étaient neuves ou relativement récentes. On a tendance à considérer notre maison, nos maisons, comme quelque chose d'intemporel, peut-être même d'éternel.

Au début de mes études d'architecture, on m'a appris qu'habiter représente bien plus que cela, que l'architecture est en réalité le résultat de l'habitation, qu'elle ne constitue pas seulement un abri temporaire, mais nous accorde une place dans la société, dans le monde et peut-être même dans le cosmos.

Cela pourrait même relever de la philosophie. Selon Heidegger, habiter se rapporte à notre « être au monde » : «... le

trait fondamental de l'habitation est le ménagement (*das Schonen*)... Habiter..., c'est toujours séjourner déjà parmi les choses. L'habitation comme ménagement préserve le *Quadriparti* dans ce auprès de quoi les mortels séjournent : dans les choses », écrit-il dans « Bâtir habiter penser ». Cette idée présuppose que nous construisons dans le but d'accueillir ou de permettre l'habitation, une manière de faire dont Heidegger observait la disparition progressive dans la période de reconstruction frénétique succédant à la Seconde Guerre mondiale.

Pour la plupart d'entre nous, la maison est devenue un lieu où l'on se tient provisoirement, une *Haltestelle* (un arrêt de bus ou de tram), pour le dire selon les termes de Peter Sloterdijk. Nous habitons un endroit donné, pendant un certain temps. En Occident, les gens ne construisent leur propre maison qu'en de rares occasions,

et la plupart de ceux qui le font ont besoin d'un architecte pour la dessiner afin d'être vraiment en mesure d'habiter.

Dans une maison, mon endroit préféré est toujours face à une fenêtre, regardant dehors, profitant de la vue, m'interrogeant et imaginant ce qui se passe au-delà de l'horizon. En première année d'architecture, nous devions dessiner notre meilleur souvenir d'habitation. J'ai dessiné de mémoire la vue depuis l'appartement où je suis né, dans ce qui était alors la banlieue d'Amsterdam. J'ai ensuite réalisé une série de dessins dans l'axe de cette vue, telle que je m'en souvenais, avec entre autres des chevaux sur le talus de la future autoroute.

J'ai eu de la chance dans les appartements où j'ai vécu; la plupart d'entre eux offraient des vues magnifiques. Aujourd'hui, je regarde à l'ouest vers la vallée de l'Inn, un luxe quand on vit dans les montagnes.

Pourtant, je sais que notre bail se termine dans quatre ans et que nous devons à nouveau déménager.

Comme l'écrit Adorno dans l'aphorisme « Asiles pour les sans-abri » de ses « Minima Moralia »: « Il n'existe pas de vraie vie dans la fausseté » (*Es gibt kein richtiges Leben im Falschen*). « La meilleure attitude par rapport à tout cela, poursuit-il, semble être encore une attitude suspensive, qui ne s'engage à rien: mener sa vie privée aussi longtemps que le type de société dans laquelle nous vivons et nos besoins personnels ne permettent pas de vivre autrement, mais ne pas la compromettre en attendant d'elle qu'elle puisse être encore la réalisation adéquate de l'individu dans sa vraie dimension sociale. »

La vue est probablement l'aspect le plus important de l'habitation. Elle nous permet de rêver et suscite le désir, un désir qui

nous emmène toujours quelque part à la fin, et nous aide à accepter l'acte temporaire, précaire, qu'est devenu l'habiter. À vrai dire, une véritable vue n'est même pas nécessaire, il peut aussi bien s'agir d'une image, d'un téléviseur ou d'un écran d'ordinateur.

Sur la couverture originale de « L'architecture du bonheur » d'Alain de Botton, nous voyons une femme dans un fauteuil fleuri, les pieds posés sur un mur tapissé d'une photographie représentant un lac de montagne, comme si elle voulait y disparaître et s'envoler vers l'horizon. Le papier peint est tellement englobant que la femme dans le fauteuil ne voit même pas la fenêtre ouverte sur sa gauche. Hormis le fauteuil, la pièce semble vide. Même si elle dépasse certainement l'intention de de Botton dans son livre, cette image véhicule un message très puissant. Nous vivons aujourd'hui dans un monde médiatisé.

L'écran de l'ordinateur assume le rôle de cet Aleph qui, dans l'histoire de Jorge Luis Borges, est finalement détruit avec la maison du médiocre poète Carlos Argentino Daneri, qui l'utilisait comme une source d'inspiration irremplaçable. Quiconque plonge son regard dans l'Aleph peut y voir l'univers tout entier, simultanément et sous tous les angles, sans distorsion, chevauchement ni confusion. Sans doute l'habitation au sens traditionnel du terme est-elle devenue problématique, mais au moins chaque maison a-t-elle désormais son Aleph.



THE REVENGE OF THE ALEPH

I suddenly realize that more than half of the houses and apartments I lived in during my life have already been demolished. That is strange and somehow feels unnatural. Most of them were new or relatively new when I moved in. We expect our home and even our homes to be timeless somehow, maybe even eternal.

When I began studying architecture, I was learned that dwelling was more than this, that architecture actually was the result of our dwelling, that it does not just mean a temporary shelter but gives us a place in society, in the world and maybe even in the cosmos.

It could even be something philosophical. A dwelling, according to Heidegger, relates to our “being in the world”: “the basic character of dwelling is to spare, to preserve... To dwell itself is merely to stay among things. A dwelling, as preserving, keeps the *Quadripart* in that with which mortals stay: among things”,

he writes in “Building Dwelling Thinking”. This is based on the presumption that we build to accommodate or enable living. Heidegger himself already saw that that happened less and less in the period of frantic reconstruction after the Second World War.

Today, for most people, a home has become a place where we stay only temporarily, a *Haltestelle* (bus or tram stop), as Peter Sloterdijk once called it. We inhabit a given place – for a while. In the West, only in rare occasions people can build a home for themselves – but most of them need an architect to design it in order to be really able to live.

My favourite place in a house has always been in front of a window, looking out, enjoying the view, wondering and imagining what would go on beyond the horizon.

When I was asked as a first year student to

make a drawing of my best memory of living, I drew the view from the flat I was born in on what was then the edge of Amsterdam as I remembered it. And then I made a whole series of drawings along the axis of that view or how I had imagined that to be, with horses on the slope for the motorway to come and more. I have been lucky with the apartments I lived in; most of them had gorgeous views. Today, I look westward through the Inn Valley; a luxury when one lives in the mountains. I know that our lease ends in four years however, and that we will have to move again.

As Adorno writes in “Refuge for the Homeless” in “Minima Moralia”: “Wrong life cannot be lived rightly” (*“Es gibt kein richtiges Leben im Falschen”*). “The best mode of conduct”, Adorno writes, “in the face of all this, still seems an uncommitted, suspended one: to lead a private life, as far as the social order and one’s own needs will tolerate nothing else, but not to attach weight to it as still socially

substantial and individually appropriate.”

Probably the view is the most important aspect of dwelling. It enables us to dream away and generates desire, a desire that drives us somewhere else in the end, and helps us to come to terms with the temporary, provisional act dwelling has become. It does not even have to be a real view, it can be a picture or a television or a computer screen just as well.

On the original cover of Alain de Botton’s “The Architecture of Happiness” we see a woman in a flowered chair, with her feet up the wall, which is covered by photographic wallpaper depicting a lake in the mountains, as if she wants to disappear in it and fly towards a new horizon. The wallpaper is so immersive that the woman in the chair does not even see the open window on her left. Apart from the chair, the room is empty. This is certainly not what De Botton wants to promote in his book, but

the message of the image is much stronger than that. Today we dwell in a mediated world.

The computer screen takes over the role of the Aleph in Jorge Luis Borges' story, which was destroyed in the end together with the house of the mediocre poet Carlos Argentino Daneri, who used it as an irreplaceable inspiration. Anyone who gazes into the Aleph can see everything in the universe from every angle simultaneously, without distortion, overlapping or confusion. Maybe dwelling in the traditional sense has become problematic today, but at least every home has its Aleph.































MAISON DE CAMPAGNE

L'architecture embellit ma vie. Les bâtiments laids me dépriment un peu. C'est quelque chose qu'on sent à l'intérieur. Certains bâtiments qui ne sont pas très beaux dehors sont très agréables à vivre au dedans. À Nancy, j'avais une chambre déprimante, et j'étais triste d'y rentrer. Ça influence beaucoup, je trouve.

L'architecture m'intéresse depuis que je suis tout petit. J'ai toujours suivi les livres et les magazines d'architecture. Ça raconte des histoires, c'est quelque chose qui nous accompagne tous les jours. Il y a des maisons où tu te sens bien et d'autres où tu as des difficultés. Mais tu ne peux pas toujours choisir où tu peux vivre...

Ici, c'est une résidence secondaire. Si on ne travaillait pas en ville, on vivrait ici. On se sent tellement bien. C'est aussi un impact important de l'architecture. Habiter à la fois en ville et dans une maison isolée

à la campagne a toujours été un rêve. Aujourd'hui, les deux rêves se sont réalisés. Nous voulions déjà emménager avant que mes parents n'aient l'idée de rénover ici. On trouvait l'endroit tellement super. On voulait juste refaire une chambre pour avoir la possibilité de dormir quand on était en visite chez des amis. Il y avait l'électricité, on voulait installer le gaz et l'eau, et vivre. On n'avait pas encore d'enfants. C'est pour ça qu'on a repris volontiers cette partie, parce que c'était notre idée au départ. Mais on n'aurait jamais imaginé qu'un jour, ce serait transformé de cette façon.

La transformation de cette grange était un rêve de mes parents. Ils ont investi dans cette grange et on a reçu ça comme un cadeau. Mon papa a réalisé son rêve de faire un projet d'architecture encore une fois. Ma maman était très attachée au site, elle ne voulait pas démolir la grange existante. C'était un projet de la famille, mes sœurs et



moi avons laissé nos maris en dehors! C'est un peu la tradition familiale du site qui est intégrée ici.

Au début, j'ai été étonnée par le style du projet. Je croyais que ça deviendrait comme de l'autre côté, une ferme. À la fin, avec la façade et la toiture, c'était quelque chose de tout nouveau, des idées révolutionnaires pour nous. Mais ça m'a plu quand même et maintenant je trouve ça super. Mon papa ne voulait pas faire une petite transformation avec un entrepreneur. Il voulait vraiment que l'on voie que c'est différent de l'autre côté, même si toute la famille était attachée au *haff*.

Il faut avoir un peu de courage pour se lancer dans un tel projet. Mon papa est quelqu'un qui ne parle pas trop. Il ne dit pas vraiment ce qu'il pense, même s'il est content. Ce projet lui a vraiment fait plaisir. Moi je voulais quelque chose de simple,

de facile à entretenir. Si on avait eu une maison compliquée, ça aurait dépassé nos possibilités de deuxième maison.

Le plus important pour nous dans la maison, c'est l'espace, c'est quelque chose d'ouvert et lumineux. J'avais peur au début : pourquoi n'y avait-il pas de fenêtre là dans le mur de ce côté? On était un peu étonnés, mais on s'est très vite habitués. Les ouvertures vers la nature ont un grand impact, notre terrasse et les fenêtres. C'est comme un tableau. La plupart des ouvertures existantes ont été réutilisées. La hauteur de cette pièce nous plaît. Là aussi, au départ, on avait un peu peur : comment chauffer cet espace? Mais c'est bien isolé. Avec le petit poêle, on peut créer une bonne ambiance. Le volume apporte beaucoup de lumière. Tu peux entrer à chaque moment de l'année, il fait toujours assez clair, pas besoin d'allumer la lumière. Et pourtant tu te sens caché, tu es chez toi, tu ne vis pas sur la rue, tu es un peu isolé.



On est un peu une communauté ici et parfois, on est presque trop proches des autres familles. On se sent comme dans un petit village. Il y a tellement de gens qui viennent, c'est super. En pleine nature! Le choix des matériaux est bon, ça reste très naturel. L'argile était un nouveau matériau pour nous. Ça nous rappelle l'ancienne grange. Au départ, dans la chambre des enfants, ça sentait toujours le foin. Les murs ont contenu du foin pendant des années. C'est une mémoire et c'est pour ça aussi qu'on se sent bien.

Moi j'aime bien les poutres. Il y a encore le caca de la chouette qui vivait ici. Elle est maintenant de l'autre côté. Ils ont nettoyé mais ce n'est pas parti. Ça s'est accumulé pendant des années et des années, et il y a encore des restes. Ce sont peut-être les traces des peintres qui n'ont pas travaillé proprement, mais je préfère me dire que c'est le caca de la chouette.

On arrive le vendredi soir, les enfants sont heureux. Ici on a l'impression d'avoir une scène de théâtre. La porte peut s'ouvrir, il y a quelque chose de nouveau qui se présente. Notre vie de famille ici, c'est tout autre chose qu'en ville. Là-bas, c'est très entrecoupé. Ici le grand volume est comme un cocon. On est toujours dans la même pièce. Partout où tu vas, tu entends tout le monde et ça interagit. Pour le moment, les enfants sont petits, c'est super. Quand ils seront plus grands, on va peut-être s'énerver... Pour les enfants, c'est un rêve. Le dimanche soir, c'est difficile. Ils pleurent quand on leur dit qu'on rentre en ville. Ils disent qu'ils dorment mieux, qu'ils se sentent mieux, qu'ils veulent toujours vivre ici, ne plus jamais rentrer, ni aller à l'école.



COUNTRY HOUSE

Architecture makes my life more beautiful. Ugly buildings depress me a little. This is something we feel inside. Some buildings which don't look very nice from outside are very pleasant to live in. In Nancy I had a depressing room, and I was sad to come home. It influences people a lot, I think.

I have been interested in architecture since I was a child. I have always read architectural books and magazines. Architecture tells stories, it is something that accompanies us every day. There are houses where you feel good in and others where you have difficulties. But you cannot always choose where you live.

This is a week-end house. If we did not work in the city, we'd live here. It feels so good. This is also a significant impact of architecture. Living both in town and in an isolated house in the countryside has always been a dream. Today both dreams have come true. We already wanted to move here before my

parents had the idea of renovating the barn. We found this place terrific. We just wanted to fix a room in order to sleep here when visiting friends in the area. There was electricity, we wanted to install gas and water, and live here. We didn't have children yet. This is why we took willingly this part of the building, because it was our idea to begin with. But we never imagined that one day it'd be transformed in this way.

The transformation of the barn was my parents' dream. They had invested in it and we got it as a gift. My dad made his dream of an architectural project come true again. My mom was very attached to the site, she would not demolish the existing barn. It was a family project, my sisters and I left our husbands out! It's the somewhat family tradition of the site that's been integrated here.

At first I was surprised by the style of the project. I thought it would be like the building



opposite, a farm. In the end, with the façade and the roof, it was something completely new, revolutionary ideas for us. But I liked it anyway, and now I think it's great. My dad did not want to simply hire a contractor and transform the barn. He really wanted this part of the farm to be different from the other side. Even though the family was attached to the *haff*. You need a bit of courage to embark on such a project. He is someone who doesn't talk much. He does not really say what he thinks even if he is happy. He really enjoyed this project. I wanted something simple, easy to maintain. If we had had a complicated or sophisticated place here, it would have exceeded our ability of having a week-end house.

The most important thing for us in the house is space. It's open and bright. I was afraid at first: why wasn't there a window in the wall on this side? We were a little surprised, but we got accustomed to it very quickly. Openings

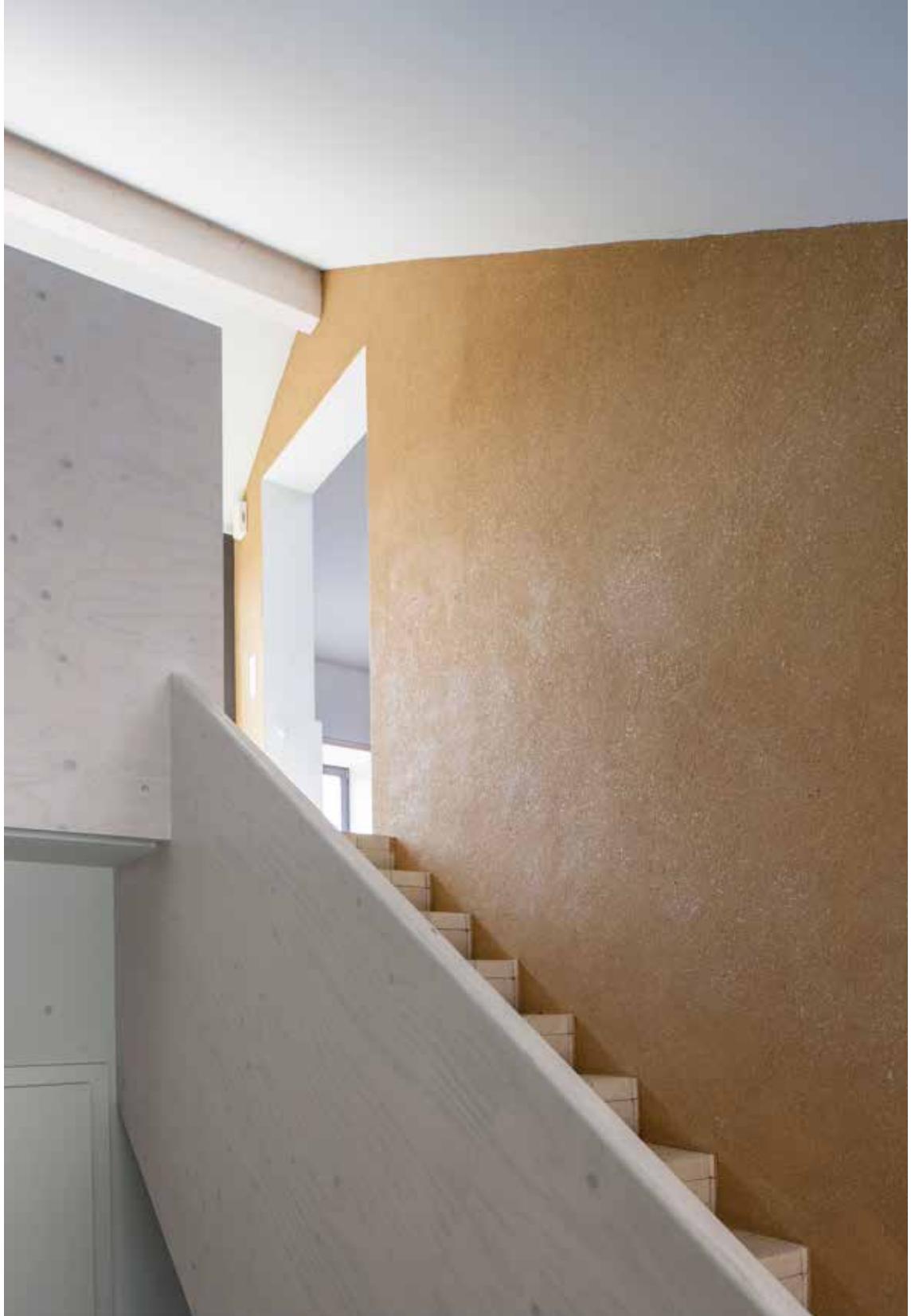
toward nature have a big impact, such as our terrace and windows. It's like a painting. Most existing openings were reused in the project. We like the height of the main room. Again at the start we were a bit anxious: how to heat this space? But it's well insulated, and with the little stove, we can create a cosy atmosphere. The volume provides plenty of light. You can come at any time of the year, it is clear enough, no need to turn on the lights. And yet you feel hidden; you're home, you do not live on the street, you're a bit isolated. It is a bit of a community here and sometimes almost too close to other families. It feels like a small village. There are so many people coming, it's great. In the midst of nature! The choice of materials is good, it is very natural. Clay was a new material for us. It reminds us of the old barn. Initially in the children's room it still smelled of hay. The walls have contained hay for years. It is a memory and it is also why we feel good. I like the beams. There is still the poop left by the owl who lived here. She is

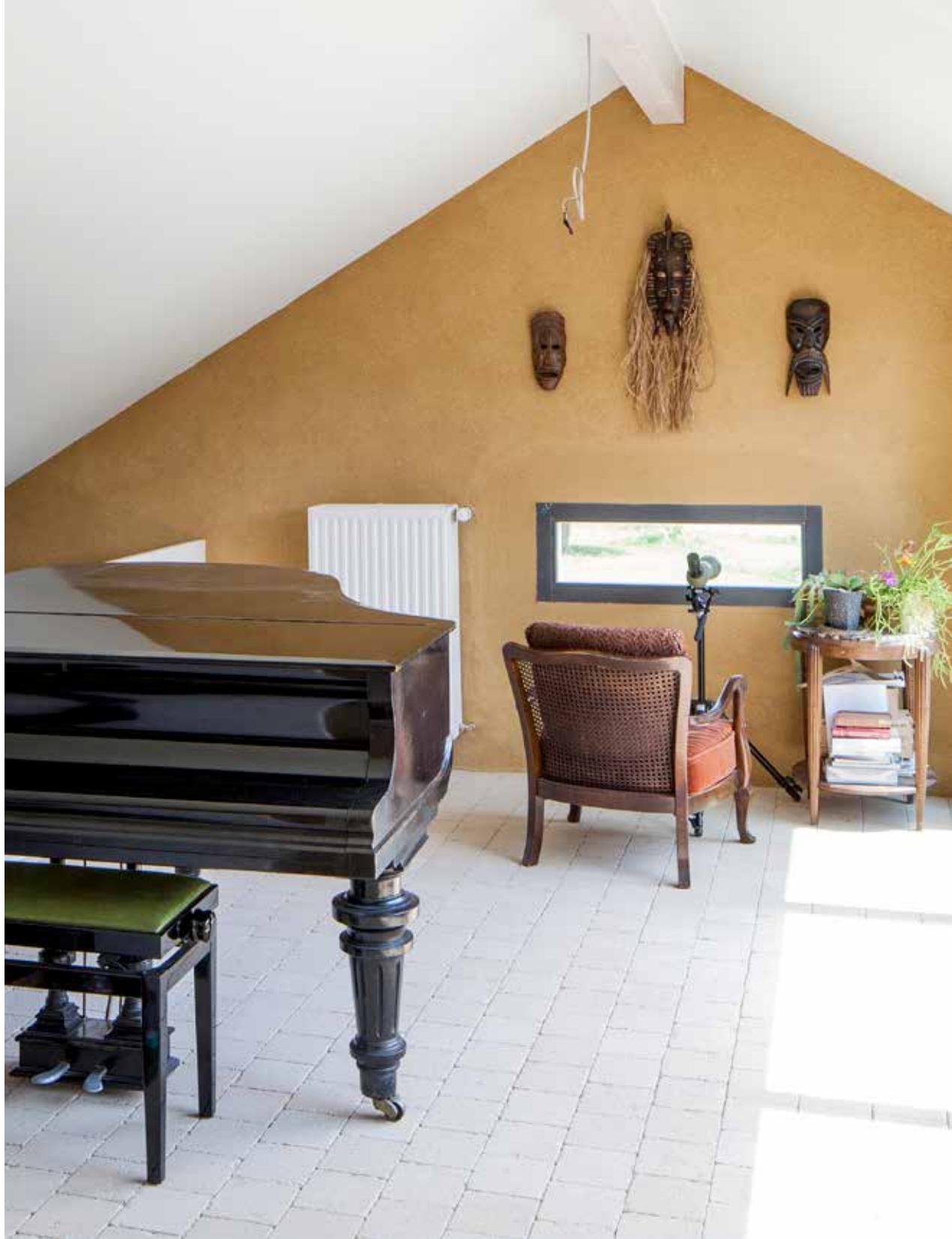


now gone. They cleaned, but it is not all gone. It has accumulated for years and years and there are still remains. This may be traces of painters who were not working properly but I prefer to say that this is the owl's poop.

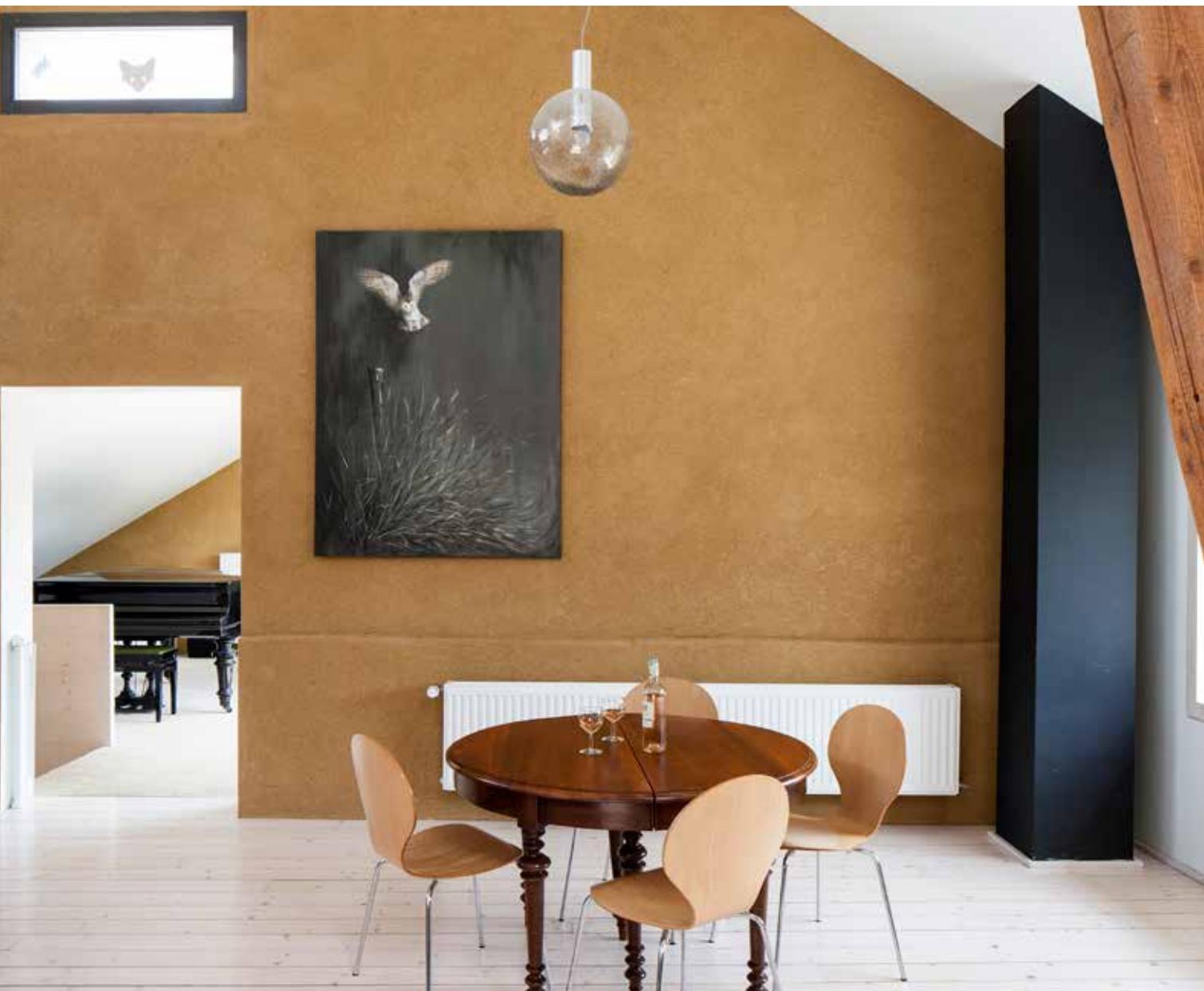
We arrive on Friday night, the children are happy. Here it's like a theater. The door opens, and something new comes along. Family life is different here than in town. There it is very broken off. Here the large living room is like a cocoon. We are living in the same room, everywhere you go you hear everyone and it is interacting. At the moment the children are still small, it's great. Maybe when they are older, we will get more annoyed... For the children, it's a dream. Sunday night is difficult. They cry when we tell them we are going back to town. They say they sleep better, they feel better, they want to live here forever, never go back or go to school again!















































THE ARCHITECT IS IN

Dans les mythologies individuelles élaborées par les architectes, des anecdotes mineures tirées de la vie privée servent à renforcer une attitude particulière, parfois bien au-delà de la simple image de marque. Il se raconte, par exemple, que Frank Gehry avait installé un petit bureau éphémère sur le trottoir de Venice Beach à Los Angeles pour offrir aux passants des services de conseil architectural gratuits. À la manière du personnage de Lucy dans la bande dessinée « Peanuts », il avait accroché quelque part sur le bureau une pancarte annonçant « l'architecte est là ». Les questions adressées à Gehry concernaient le plus souvent des améliorations et des modifications à apporter aux maisons pour les rendre plus vivables. Authentique ou non, cette histoire met en évidence le rôle complexe que les architectes ont joué dans la configuration de la domesticité à l'époque moderne. La réalisation des maisons, dans les sociétés occidentales jusqu'à

la révolution industrielle et dans d'autres contextes pendant de plus longues périodes encore, était ancrée dans les rythmes et l'économie de la vie familiale et ne nécessitait pas le recours aux architectes, ceux-ci étant principalement occupés à la réalisation des bâtiments symboliques (en l'occurrence, la juxtaposition analytique d'Aldo Rossi dans « L'Architettura della Citta » entre le tissu de la ville historique et ses monuments est très parlante). Mais depuis au moins trois siècles, la conception des habitations, qu'elles soient individuelles ou collectives, est devenue l'un des principaux domaines d'activité des architectes. Au cours de cette période, qui a coïncidé plus ou moins avec l'émergence de la bourgeoisie dans les pays industrialisés, le rôle et la mission des architectes ont connu de profondes transformations. Globalement, on peut dire qu'une bonne architecture domestique découle de l'application d'une expertise géométrique

et technique, laquelle fait partie de la formation de tout concepteur, permettant de traduire les désirs et les ambitions intimes du client. Mais la subversion des intentions exprimées par les clients au départ et les glissements apparaissant dans le projet proposé par l'architecte font aussi souvent partie des récits accompagnant les projets. Au point que les maisons les plus réussies semblent être celles où des éléments inattendus ont été introduits dans le projet. Que ce soit par la modification de la demande initiale, révélant ainsi les désirs véritables et cachés du client, ou par l'utilisation de caractéristiques techniques et d'arrangements spatiaux qui n'avaient pas été demandés, suscitant ainsi de nouveaux comportements, les architectes semblent toujours éviter une traduction trop littérale des exigences du maître d'ouvrage. Mais l'irruption inévitable de l'auteur de projet dans l'intimité d'un client et de sa famille, et la proximité chaleureuse ainsi

générée, provoquent un déplacement de l'expertise professionnelle. Ce n'est pas une coïncidence si Gehry faisait référence à Lucy et à son petit stand de psychiatrie infantile, dès lors que la véritable motivation de la commande architecturale domestique semble souvent être le besoin d'une sorte d'assistance psychologique, délivrée en douceur au moyen de dessins, d'esquisses et de maquettes. Une anecdote rapporte que Cedric Price, lorsqu'on lui a demandé de concevoir une maison de week-end dans une campagne anglaise pour un couple séparé de 300 km, a refusé la commande et suggéré aux clients de s'acheter une bonne voiture. Voilà un bon exemple de ce qui fait d'un architecte un grand concepteur de maisons : il ne suffit pas de maîtriser l'art de l'architecture, il faut aussi une profonde compréhension de la nature humaine.

THE ARCHITECT IS IN

In the construction of architects' mythologies, minor anecdotes from personal life have been included to sustain a particular profile, which goes sometimes beyond the merely professional. It is rumored that Frank Gehry used to install a small pop-up desk on the boardwalk at Venice Beach in Los Angeles to offer free architectural consultancy services to the casual passerby. Similar to the Lucy character in the Peanuts comics, a sign saying "the architect is in" was put somewhere by the desk. The questions addressed to Gehry most often referred to improvements and changes to apply to one's home to make it more livable. Whether true or not, the story underscores the complex role that architects have played in the configuration of domesticity through modern times. The realisation of one's house, in Western societies until the industrial revolution and in other contexts for longer periods, was ingrained in the rhythms and economy of family life and didn't need the services of architects, who were mainly dedicated to the

realisation of symbolic buildings (here Aldo Rossi's analytic juxtaposition in *Architettura della Citta* between the fabric of the historical city and its monuments comes in handy). But for at least the past three centuries, the design of a house, whether individual or collective, has become one of the salient fields of architects' activities. In this trajectory, which has loosely coincided with the emergence of the bourgeoisie in industrialised countries, the architects' role and "job description" have significantly morphed. Generically, it can be said that good domestic architecture is the consequence of the application of geometrical and technical expertise, which is part of the training of any designer, to translate someone else's inner psychic desires and ambitions. The subversion and slippage between the original intentions expressed by the clients and the formalisation subsequently developed by the architect are also often part of frequent narratives around projects. The most successful houses seem inevitably

to be the ones where a certain level of unexpected elements has been introduced into the design. Whether by altering original demands, therefore revealing the true and often hidden desires of the client, or by using technical features and spatial arrangements that were never asked for and that trigger new behaviors, architects seem always to avoid a too literal translation of the client's demands. The sudden entrance into the intimacy of a client and his or her family that a designer inexorably has to exercise and the warm proximity that it generates shift the plane of professional expertise: it is not a coincidence, then, that Gehry's main reference would have been to Lucy's booth, as the true reason of the commission is always the need for a mild sort of psychiatric help, expressed by drawings, sketches and models. A confirmed anecdote reports that when asked to design a weekend home in the countryside of England for a couple separated by 300 kilometers, Cedric Price rejected the

commission and suggested to the clients to buy a good car instead. It seems a fine example of what makes an architect also a great designer of houses: it is not only the mastering of architecture but also a profound understanding of humans.

Éric Chenal

Photographe travaillant à Luxembourg. Parallèlement à ses travaux de commande dans les domaines du portrait, du reportage et de l'architecture, il poursuit une démarche d'auteur.

Photographer working in Luxembourg. In addition to his portrait, reportage and architecture commissions, he works on several artistic projects.

Fabrizio Gallanti

Directeur associé, chargé des programmes, Centre canadien d'architecture, Montréal.
Associate Director, Programs, Canadian Centre for Architecture, Montreal.

Christoph Grafe

Professeur de théorie et d'histoire de l'architecture, Université de Wuppertal; directeur de l'Institut flamand d'architecture. Vit à Wuppertal, Anvers, Amsterdam, Londres et Brême.

Professor of architectural history and theory, University of Wuppertal; director, Flemish Architecture Institute. Lives in Wuppertal, Antwerp, Amsterdam, London and Bremen.

Bart Lootsma

Directeur de l'Institut de protection du patrimoine, d'histoire et de théorie de l'architecture, Faculté d'architecture, Université d'Innsbruck.

Director of the Institute for Architectural Theory, History and Heritage Preservation, College of Architecture, University of Innsbruck.

Carole Schmit & François Thiry

Architectes et urbanistes vivant et travaillant à Luxembourg. Ils enseignent et écrivent sur l'architecture et la culture contemporaines.

Fondateurs et directeurs de Polaris Architects, un bureau d'architecture, d'urbanisme, de gestion de projets et de conseil basé à Rotterdam et Bruxelles de 2001 à 2004, à Luxembourg depuis 2005. Architects and urban designers living and working in Luxembourg. They teach and write on contemporary architecture and culture. Founders and directors of Polaris Architects, an architectural, urban planning, project management and consultancy firm, based in Rotterdam and Brussels from 2001 to 2004, in Luxembourg since 2005.



MAISON DE VILLE

Architecte

Polaris Architects

Bureau d'études en génie civil

Daedalus Engineering

Bureau d'études techniques

Jean Schmit Engineering

Gros œuvre

Tracol Construction

Socimmo

Toiture, façade, parachèvements
intérieurs

Prefalux

Installation électrique

Elux

Chauffage et sanitaires

Gazeautherme

Cuisine

ML-Interior Design

Cheminée

De Kameinbauer

Bétons vus

Sichtbeton – Visionen

Dalle extérieure

B.C.I.

MAISON DE CAMPAGNE

Architecte

Polaris Architects

Architecte d'intérieur

Maggy Weinachter

Bureau d'études en génie civil

Daedalus Engineering

Bureau d'études techniques

RMC Consulting

Gros œuvre

Nouvelles Constructions Schou

Toiture, façade, parachèvements intérieurs

Prefalux

Installation électrique

Électricité générale John Block et Fils

Chauffage et sanitaires

Delvaux

Cheminées

De Kameinbauer

Remerciements/Thanks

Les maîtres d'ouvrage/The commissioners

Entreprise Prefalux Vincent Lazzari

Daedalus Engineering Marc Prommenschenkel

À propos/About

Coordination Carole Schmit, François Thiry

Direction artistique/Art direction Arnaud Hanon

Photographie/Photography Éric Chenal

Textes/Texts Fabrizio Gallanti, Christoph Grafe, Bart Lootsma

Entretiens/Interviews Carole Schmit, François Thiry

Traduction/Translation Carole Schmit, Conor Sweney, François Thiry

Correction/Proofreading Laure Amoyel, Aaron Grunwald, Cynthia Schreiber

Impression/Printing Hayez, Bruxelles

Éditeur/Publisher



Visit www.maisonmoderne.lu

© Maison Moderne™ used under license by MM Publishing and Media S.A. (Luxembourg).
All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated without the express
written permission by the publisher.

First edition:December 2013

Registration of copyright:December 2013

National Library of Luxembourg (www.bnfl.lu)

ISBN 978-99959-33-09-8

Architecture résidentielle contemporaine au Luxembourg

Deux familles ont désiré une maison sur mesure pour accueillir des styles de vie inspirés par la nature, l'enfance et l'art. La maison de ville et la maison des champs, la construction neuve et la transformation lourde, partagent une esthétique radicale et familière. Après avoir dessiné les plans et livré les bâtiments, les architectes sont revenus vers les familles pour les écouter raconter leur relation avec leur maison et son environnement. Véritable livre de photographies, ce bel ouvrage propose une réflexion sensible sur l'art d'habiter l'architecture contemporaine.

Contemporary residential architecture in Luxembourg

Inspired by nature, children and art, two families have each aspired to create contemporary homes that suit their lifestyles. One is a newly constructed town house and the other a major refurbishment project of an existing countryside building, but they share many aesthetic values – both radical and comfortable. The architects returned to create this visual chronicle of the relationship between these families, their homes and the wider environment. This inspiring collection of photography offers a vibrant reflection on the art of inhabiting contemporary architecture.

Architecture

Polaris Architects

Photographie/Photography

Éric Chenal

Textes/Texts

Fabrizio Gallanti

Christoph Grafe

Bart Lootsma



ISBN 978-99959-33-09-8



9 789995 933098 >

**MAISON
MODERNE**